

Au fil d'une enquête au sein d'une famille, ma famille, ce film aborde l'un des épisodes les moins connus de la guerre d'Algérie : la disparition de plusieurs centaines d'européens pendant les quinze semaines qui séparèrent le cessez le feu de la proclamation d'indépendance.



Algérie 1962, L'été où ma famille a disparu

**Un film d'Hélène Cohen
Produit par 13 production**

Dossier de presse

LES FAITS

28 juin 1962

Jean-Jacques Sicsic, mon oncle, quitte Beni Saf en voiture. Il se rend à Oran, à une centaine de kilomètres de là, pour préparer, comme chaque année, les vacances d'été en métropole. Il est accompagné d'un ami, Milo Bensoussan. Ils ne reviennent pas.



Colette, ma tante, et son mari Jean-Jacques

29 juin 1962

Le lendemain, mes grands-parents, **Yvonne et Mimoun Cohen**, accompagnés de leur fille aînée **Colette**, la femme de Jean-Jacques, et de **Jean-Louis Levy**, le neveu de Milo, partent à leur recherche. Malgré les recommandations de prudence, ils arrivent à Oran, dans le « Village nègre », où mon grand-père a un ami arabe influent. On ne les a plus jamais revus.



Yvonne, Mimoun, et leurs filles Colette et Régine

Septembre 1963

Après avoir remué ciel et terre, ayant perdu tout espoir de retrouver trace les disparus, mes parents vivent l'épreuve du rapatriement. Ils ramènent avec eux trois orphelins : les deux enfants de Colette et de Jean-Jacques, et une adolescente de 16 ans, **Régine**, la sœur cadette de mon père.



Mes parents

Octobre 1970

Régine se suicide. Elle avait 25 ans. Elle repose dans le cimetière juif de Perpignan.



Régine

Quelques années après, mes grands-parents, ma tante et son mari sont officiellement déclarés « présumés » décédés. Il faudra attendre la mort de mon père, en 2002, pour que leurs noms figurent sur une tombe, auprès du sien.



CONTEXTE HISTORIQUE

1962. La guerre d'Algérie s'achève dans le chaos. L'Algérie est traumatisée par 8 années d'une guerre qui n'avoue pas son nom, d'une guerre d'autant plus cruelle qu'elle ne respecte pas les règles de la guerre. Le 19 mars 1962, la population apprend la proclamation d'un cessez-le-feu : les accords d'Evian.

Les opérations que le gouvernement Français mène contre le FLN (Front de libération national) prennent fin. De son côté, le FLN s'engage à cesser ses actions armées. Les partisans de l'Algérie Française, regroupés dans l'OAS (Organisation de l'Armée secrète) n'acceptent pas le cessez-le-feu et multiplient les attentats violents.

C'est dans ce contexte que se déclenche une vague de disparitions d'européens hommes, femmes, enfants, apparemment sans distinction d'opinion, d'origine ou de statut social.

Mon grand-père Mimoun, ma grand-mère Yvonne, leur fille Colette et son mari Jean-Jacques font partie de ces disparus. Ainsi que deux de leurs amis, Milo Bensoussan et Jean-Louis Lévy, partis avec eux.

Au lendemain de la guerre d'Algérie, le secrétaire d'état aux affaires Algériennes, Jean de Broglie, a évalué officiellement à 3018 le nombre de personnes disparues pendant cette période. Aujourd'hui, 50 ans après, le rapport de la croix rouge internationale dénombre toujours 2230 personnes dont on n'a jamais retrouvé la moindre trace.

Que s'est-il passé ?

Ces enlèvements répondaient-ils à un plan concerté du FLN pour répliquer aux attentats OAS ? Ou étaient-ils dus à des actes de brigandages isolés, des exactions commises par des « éléments incontrôlés » à la faveur de cette période de non droit ? Les victimes ont-elles été enlevées, tuées sur le champ, enfermées dans des camps ? Les rumeurs les plus diverses courent sur le sujet. Ce qui est sûr, c'est qu'on n'a jamais retrouvé les corps. L'état civil a fini par les répertorier comme « présumés décédés ».

LE FILM

Perpignan, juin 2002. Mon père est mort. Autour de sa tombe, bon nombre d'inconnus que je vois pour la première fois. Ils me parlent de lui, et je découvre un homme éclatant de vie, fougueux, insouciant. J'ai du mal à superposer à cette image le père secret et fermé sur lui-même que j'ai toujours connu.

Sur sa plaque tombale, je découvre quatre noms à côté du sien : **Yvonne Cohen, Mimoun Cohen, Colette Sicsic, Jean-Jacques Sicsic**. Respectivement : ma grand-mère, mon grand-père, ma tante, mon oncle. Sous les noms, cette inscription : « *disparus en Algérie en juin 1962* ».

Qu'est-ce que ça veut dire, disparus ?

J'avais un grand-père et une grand-mère que je ne connaîtrai jamais. Disparus. Disparus aussi, dans les mêmes circonstances, un oncle et une tante. Ils sont morts. L'État civil a fini par en décider ainsi. Ils sont morts deux fois puisqu'on les a effacés de nos mémoires. Je me rends compte que je ne connais pas les prénoms de mes grands parents. Que j'ignorais que mon père avait une sœur aînée. Que je n'ai jamais vu de photos...

Mon frère, ma sœur, ma mère ont toujours, eux aussi, respecté la consigne implicite de silence qui entourait mon père. Un silence quasi total. Puisqu'on ne pouvait parler de ça, on ne parlait de rien. On ne parlait pas.

C'est ce silence que j'interroge à travers ce film.

Au départ, de multiples questions : qu'est-il arrivé à mes grands-parents, leur fille et leur gendre les 28 et 29 juin 1962 ? Qu'ont-ils fait pour mériter ce silence qui a fait disparaître jusqu'à leurs noms de la mémoire de leurs descendants ? Pourquoi mon père s'est-il enfermé, sa vie durant, dans un silence têtue ? Pourquoi m'a-t-il tenue à l'écart jusqu'à faire de moi une étrangère à ma propre histoire ?

Mais avant de chercher des réponses, je dois d'abord faire connaissance avec les « disparus ». De Lyon à Cannes, de Paris à Hyères, je vais à la rencontre de ma famille paternelle. Ces oncles, ces tantes, ces cousins et cousines de mon père, ces parfaits inconnus se révèlent étonnement familiers et chaleureux.

Et leurs récits me permettent petit à petit à renouer les fils de mon histoire. Au fil des entretiens et des rencontres, tous éprouvent le besoin de raconter, de me parler à moi, leur nièce, leur cousine, la petite fille de Mimoun et

d'Yvonne. S'esquisse alors le portrait d'une famille juive, d'une « tribu » installée en Algérie depuis le moyen âge. Des « indigènes », comme on les appelait. Leur façon de vivre, de travailler, leurs relations avec les arabes, avec les différentes populations qui, au cours des siècles sont venus de France, d'Italie, d'Espagne. De ces évocations multiples se dégage une complexité extraordinaire qui fait voler en éclats les clichés et les idées reçues que moi-même j'avais intégrées.

Des photos noir et blanc, une ritournelle chantée sur une terrasse, « j'attendrai, j'attendrai toujours ton retour... », un parfum, « n°5 » de Chanel, que portait ma grand-mère, La Gazelle, le nom du magasin de mon grand-père, l'engagement de mon oncle Jean-Jacques pour l'indépendance de l'Algérie... tous ces détails recueillis permettent aux disparus de sortir de l'oubli. Mais je n'aurais jamais imaginé les voir bouger, et encore moins entendre leurs voix. Et pourtant, c'est arrivé. Au cours de mes pérégrinations, on me confie des bobines de films 8mm oubliées dans un grenier, datant des quelques mois précédant les disparitions, ainsi que des bandes magnétiques enregistrées par Jean-Jacques...

Les disparus ne sont plus pour moi des inconnus apparus sur une tombe, ils commencent à prendre corps, à exister dans mon imagination. Je peux maintenant essayer de comprendre ce qui leur est arrivé ces 28 et 29 juin 1962.

Pour la première fois, j'ose interroger ma mère, et pour la première fois, elle se confie à moi. Parole difficile, et pour moi pleine de surprises. Je réalise que mes parents m'étaient, pour une large part, inconnus. Et ce que j'ai d'abord pris pour un fait divers tragique, s'avère vite plus complexe. J'apprends que mes grands-parents, leur fille et leur gendre ne sont pas les seuls à avoir disparus dans cette période. Et qu'au silence particulier de mon père répond le grand silence de l'histoire.

Avec quelques éléments de réponses et de nombreuses nouvelles questions, je pars à la recherche des épouses de Milo et de Jean-Louis, disparus en même temps que ma famille... Et leurs récits rajoutent encore d'autres questions, apportent des nouvelles hypothèses.

Road-movie, enquête, film historique, quête initiatique, portrait de famille, « *Algérie 1962, l'été où ma famille a disparu* » est tout cela à la fois. Grâce aux photos retrouvées, aux films de famille, aux lettres conservées, aux témoignages, aux images d'archives, se dessine un récit qui parcourt le temps et l'espace.

Yvonne, Mimoun, Colette, Jean-Jacques, Milo et Jean-Louis ont disparu les 28 et 29 juin 1962, à la veille du scrutin qui devait donner l'indépendance à l'Algérie. La trame du film se construit à partir de l'évocation des faits par ceux qui peuvent en témoigner. A la question initiale que je pose inlassablement : que s'est-il passé ces deux jours-là, et pourquoi ? A cette question, je n'obtiens pas de réponse fiable et absolue. Mais des hypothèses, multiples, contradictoires, parfois partisans. On me parle du FLN, de l'OAS, d'éléments incontrôlés, de brigands, de règlements de comptes, de vengeance, de racket, de camps de détention... Des rumeurs, oui, mais la vérité sur ce qui s'est passé, personne ne peut (ou ne veut ?) me la dire. Une seule certitude : on n'a jamais retrouvé trace des disparus, ni morts, ni vifs.

Chemin faisant, se dégage une question majeure. Pourquoi le silence de mon père ? Pourquoi ce tabou de l'histoire ? A ma surprise, je ne trouve chez mes interlocuteurs ni révolte ni haine. Plutôt quelque chose qui ressemble à de la résignation, et un énorme sentiment de gâchis. Et des remords, des regrets, des tentatives de justification.

Et c'est là qu'apparaît en filigrane une autre histoire, une histoire qui se passe "aujourd'hui maintenant". C'est là aussi que la grande Histoire rejoint l'histoire individuelle, avec son poids de secrets, de mensonges, de culpabilité. A travers des récits pudiques et douloureux, on découvre que le mystère qui entoure la disparition d'Yvonne, de Mimoun, de Colette, de Jean-Jacques, a engendré bien d'autres drames, et continue sa marche destructrice : Suicide, traumatismes, vies brisées. 50 ans après, la page est loin d'être tournée. Au-delà des événements du passé, cette tragédie continue à faire des ravages. Et le silence des victimes, les tabous de l'histoire, continuent de tuer, aussi sûrement que le bras des assassins.

Hélène Cohen

PERSONNAGES

Personnage central : Joseph Cohen, mon père



Si j'essaie de me souvenir, j'ai toujours considéré mon père comme un étranger, un étranger familier, mais un étranger. En général il se taisait. Quand il parlait, c'était par nécessité, pour organiser le monde extérieur. Des sentiments, des émotions, jamais. Des idées, rarement, seulement lorsque que ma mère l'entraînait sur ce terrain. Je ne me souviens pas avoir eu une seule conversation avec lui. Je ne me souviens pas d'un moment de complicité ou de tendresse. Je ne lui en voulais pas. Cela ne me manquait pas. C'était comme ça.

Entre « le fils à papa » nonchalant et séducteur et cet « étranger » que j'ai toujours connu, il y a eu la disparition de sa famille.

Pourquoi, face à ce drame, mon père a-t-il choisi le secret, le silence ? C'est cette énigme qui a déclenché mon désir de faire un film, mon père en sera, en creux, la figure centrale.

Personnages principaux : Les disparus



Mimoun Cohen

Issu d'une famille de juifs Algériens, jusqu'au décret Crémieux, mon grand-père faisait partie de ceux qu'on appelait « les indigènes », c'est à dire « originaire du pays ». Il parlait d'ailleurs arabe couramment. Deuxième d'une fratrie qui comptait 6 frères et une sœur, il a perdu son père très jeune, et a élevé ses frères et sœurs. Partis de rien, en quelques années, lui et son frère David ont fait fortune dans le commerce. « Bien qu'il soit riche, c'était quelqu'un d'honnête. », m'a-t-on dit de lui...

Comme tous les hommes de la famille Cohen, il parlait peu. Pas très à cheval sur la religion, il avait mis mon cancre de père chez les pères blancs, sans grand résultat d'ailleurs... D'après ce qu'on m'a dit, c'était « un homme bon » mais qui savait aussi être sévère.

Il avait 62 ans quand il a disparu.

Yvonne Cohen

Contrairement à son mari qui était « un sauvage » ma grand-mère était une femme distinguée et cultivée. Il faut dire que c'était une juive Tétouanaise, et dans la famille, quand on a dit ça, on a tout dit !

Ma grand-mère Yvonne portait n°5 de Chanel, chantait Rina Ketti et achetait des vêtements trop petits pour ne pas grossir. Elle était claire de peau, elle se tenait droite, et elle utilisait des mots tendres jusqu'ici inconnus à Beni Saf. Pour la distinguer des autres « Madame Cohen », on l'appelait « La guapa », c'est à dire « La belle », en Espagnol.

Le jour de sa disparition, elle avait 52 ans.

Colette Sicsic (née Cohen)

Mariée, deux enfants, institutrice, elle était l'aînée des trois enfants Cohen. La plus sage aussi. Quand elle était ado, elle faisait partie d'une bande de jeunes qui s'étaient donnés pour surnoms des noms d'éléments : le feu, la mer, le ciel, la terre... Elle, elle était « Le ciel ».

Elle avait 28 ans quand elle a disparu.

Jean-Jacques Sicsic

Mari de Colette, il était prof d'anglais et membre du parti communiste algérien. Il avait d'ailleurs été pressenti, me dit-on, pour faire parti du gouvernement provisoire Algérien. Son hobby était la photographie et c'est grâce à lui que j'ai pu récupérer tant de photos et de films des disparus.

Il avait 38 ans quand il a disparu.

Régine Cohen

La sœur cadette de Colette et Jojy. C'était une enfant gâtée que sa mère appelait « ma poupée ».

Elle a ramené d'Algérie quelques lettres envoyées par sa mère l'année qui précéda les disparitions. Ces lettres sont des instantanés pris sur le vif, sans filtre, sans nostalgie, sans tristesse. Elles sont un témoignage précieux de la vie quotidienne à Béni-Saf à la fin de la guerre. Par petites touches drôles, sévères ou anecdotiques, elles révèlent « de l'intérieur » la personnalité des disparus.

Son destin ne peut être séparé de celui de ses parents et de sa sœur aînée. Elle n'a pas disparu avec eux mais elle s'est suicidée 8 ans après. Mon père l'a retrouvée morte sur son lit. A côté d'elle, il y avait un livre : « Le meilleur des mondes » de Huxley.

Elle avait 25 ans.

Milo Bensoussan



Milo et ses enfants

Milo tenait « un magasin de nouveauté » dans la rue principale de Béni Saf, juste en face du magasin de chaussures de mon père. Marié, trois enfants, on m'a dit de lui que c'était un homme discret, serviable et sans histoires. Le jour où il a disparu, il s'apprêtait à rejoindre sa femme et ses enfants en métropole.

Il avait 39 ans.

Jean-Louis Levy



Jean-Louis était le neveu de Milo. Marié, un enfant, il était prof de lettres à Beni Saf. Son père, communiste, et engagé en faveur de l'indépendance de l'Algérie, a été obligé de fuir sous la menace de l'OAS. Quand son oncle Milo a disparu, il a insisté auprès de mon grand-père pour participer aux recherches.

Il avait 24 ans et ne savait pas que sa femme était enceinte.

Personnages témoins

Gaby Cohen

« Inconsciemment, on n'a pas voulu vous imposer toutes ces choses tristes... Maintenant vous savez. Ca devait arriver comme ça. Et ça n'aurait pas pu arriver avant. Tant que ton père était de ce monde, ça n'aurait pas pu arriver... »

Ma mère a commencé sa carrière d'enseignante à Beni Saf. Fille de modestes espagnols catholiques, son mariage avec « le fils Cohen » a été vécu comme une petite révolution à Beni Saf. Elle est ce qu'on appelle « une nature », régulièrement secouée de tempêtes, de tremblements de terre et d'éruption volcanique. Elle a pourtant toujours été solidaire du silence de mon père. En gravant les noms des disparus sur sa tombe, c'est elle qui a pris la décision de briser le silence.

Renée Cohen

« C'était vendredi matin et ta grand-mère elle mis le couscous sur le feu, elle croyait revenir à midi. Elle m'a dit, regardez, montez voir, j'ai mis le couscous, montez évaporer le couscous, à midi on sera là... »

Renée, aujourd'hui décédée, était une tante de mon père. Quand je l'ai filmée, elle avait 90 ans, et était déjà veuve depuis longtemps. Son mari, était le frère aîné de mon grand-père. Ils vivaient dans la grande maison Cohen et elle se souvient très bien du jour de la disparition de mes grands-parents.

Pour elle, *« ce sont les fellagas qui ont tout fait. Ils les ont pris, et ils les ont assassiné tout de suite. »* Je lui demande comment elle le sait. Elle semble presque effrayée par la question. Elle revient en arrière : *« On ne sait pas. On n'a jamais rien su... »*.

Josette, Danielle et Suzette

« On ne cherche pas à savoir où ils sont, ce qu'ils sont devenus, à quel endroit on les a enterrés, rien ! La France a été en dessous de tout, De Gaulle, il s'est débarrassé... Il y avait des attentats en France, il y avait des petits soldats qui mourraient tous les jours. L'opinion française, elle était contre... donc il a dit : Terminé. »

Les cousines de mon père. Elles sont de la génération de mes parents et vont toujours par trois. Elles étaient présentes au moment des disparitions et elles gardent des souvenirs très précis de cette période. Elles se coupent la parole, se contredisent, découvrent parfois avec stupeur que leurs souvenirs ne s'accordent pas, ou que leurs interprétations diffèrent. Leurs différences de point de vue et de caractère font d'elles des témoins précieux, vivants et émouvants.

Juliette Cohen

« Ta grand-mère, elle chantait dans les couloirs, toutes les chansons de Rina Ketty par cœur. Elle était bruyante et puis elle était coquette. Elle disait, quand on achète un vêtement, il vaut mieux acheter une taille de moins, comme ça on est obligé de maigrir un peu... »

Une petite robe rouge semble glisser au-dessus du sol. Juliette a 82 ans. Elle me prévient : « Je suis bavarde ! » C'est vrai qu'elle est bavarde. Et je tombe immédiatement sous le charme. Juliette est doublement de la famille. Elle m'explique : elle est la nièce d'Yvonne, ma grand-mère. Et elle a épousé son oncle. Son oncle ? Oui, Albert, le jeune frère de Mimoun, le mari d'Yvonne, sa tante. Bref, elle est à la fois la tante et la cousine de mon père, la nièce de ma grand-mère et la belle-sœur de mon grand-père. C'est simple ! En voyant mon air ahuri, elle éclate de rire, la tête en arrière. Pourquoi mon père nous a-t-il privé de cette chaleur, de cette richesse ?

Juliette m'apporte son regard ironique, critique, parfois malicieux sur cette histoire.

Robert Cohen

« Ca paraît complètement fou d'aller se mettre dans la gueule du loup avec sa fille et sa femme par dessus le marché. Ah oui, c'est incompréhensible, mais ça, ça vient d'un excès de confiance. Pas en lui, mais en les autres. Parce que mon oncle n'aurait jamais imaginé une seconde qu'on puisse lui faire du mal à lui et à sa famille. Il était intouchable. »

Robert est le fils de Juliette. Il se souvient très bien du moment où il a appris la disparition de Jean-Jacques. Il était sur la plage, « chez Mario », c'était l'après-midi, il avait quinze ans, et il jouait au ping-pong avec des copains.

Il m'apporte son regard d'adolescent de l'époque et son regard d'homme d'aujourd'hui, un regard sensible et subtil.

Gilbert Obadia

« Il s'est passé la chose suivante. L'armée a arrêté un malheureux, qu'ils ont fait passer pour un chef. Un fellaga comme eux les appelait. Nous on les appelle des résistants, pour l'armée c'était des fellagas. Et pour intimider la population, ils l'ont baladé, ils l'ont nettoyé, ils l'ont lessivé ; ils l'ont pendu et ils l'ont promené à travers toute la ville de Beni Saf... »

Un appartement modeste. A l'intérieur, des murs couverts de bouquins, de revues, d'affiches militantes.

Gilbert est un homme énergique d'environ 70 ans. Cousin par alliance de mon père, il a très bien connu mes grands-parents. À l'époque de la guerre d'Algérie, il enseignait dans une école primaire et était membre du parti communiste algérien. Il ne cache pas son soutien au FLN et son engagement en faveur de l'indépendance de l'Algérie. Concernant les disparitions de Jean-Jacques et de mes grands-parents, il est le seul à affirmer savoir ce qui s'est réellement passé...

Gilbert m'apporte un regard totalement différent. Il me remet en question, m'oblige à recouper les informations, à tout vérifier.

Yvonne Denoun

« Nous étions sur le port, c'était un soir, au moment de l'arrivée des poissons, c'était tellement agréable, folklorique, et très joli à voir, tous ces poissons qui frétilaient encore. Et puis on a vu des gens embarquer, partir du port de Beni Saf. Et mon mari me regarde et me dit « S'il devait arriver quelque chose à l'un des deux, pourvu que se soit à moi et pas à toi, parce que je m'en sortirais jamais avec les enfants. Et ça c'est quelque chose que je n'oublierai jamais... »

Yvonne est la femme de Milo Bensoussan, disparu en même temps que Jean-Jacques. Elle me reçoit avec sa fille et son petit fils. A presque 90 ans, c'est une très belle femme, digne et forte.

Après la disparition de son mari, elle a retourné ciel et terre pour le retrouver. Elle a même rencontré De Gaulle qui a appelé devant elle le siège du gouvernement Algérien. Sans résultat. Alors, quand je lui montre le rapport de la Croix Rouge, établi à l'époque, qui conclut au décès probable des disparus, elle s'écroule. Pourquoi ne lui a t'on jamais transmis ce document ?

Louise Levy

« J'étais chez le coiffeur, j'avais plein de petits rouleaux sur la tête quand on est venu me dire : il faut que tu rentres tout de suite à la maison. Evidemment, j'ai dit mais non, je ne sors pas comme ça. Et la coiffeuse m'a mis un fichu et je suis repartie chez mon beau-père... Il m'a emmenée dans la chambre et là il m'a dit, bon, Jean-Louis a disparu... »

Louise n'avait que 21 ans quand Jean-Louis, son mari, a disparu. Elle avait déjà un enfant et était enceinte du deuxième. Elle n'a pas vraiment réalisé ce qui se passait. Elle pensait qu'il était prisonnier quelque part, qu'à la fin de la guerre, il reviendrait... Encore aujourd'hui, elle est persuadée que c'est l'OAS qui est à l'origine de la disparition de son mari.

Protagoniste : moi

Comment rendre compte de la manière la plus juste de la complexité de cette histoire que le silence et le non-dit avaient condamnée à l'oubli ? Comment donner chair à des personnages disparus ? Comment montrer les méandres, les mensonges et les ruses de la mémoire ? Comment faire partager mon cheminement personnel, sans tomber dans le narcissisme ni la fausse pudeur ? Dans cette histoire de mort et de silence, j'ai entrepris de traquer la vie. Réalisatrice, mais aussi actrice du film – dans le sens d'agir - je suis celle qui écoute, qui questionne, qui fouille, qui libère, qui révèle une partie du passé. Mais pas seulement. J'ai bien conscience que par ce film, j'agis aussi sur le présent. Je réveille des souvenirs oubliés, je recrée des liens qui s'étaient brisés, je fais circuler des informations.

En enquêtant sur le passé, je façonne le présent, et je modifie peut-être l'avenir.





Hélène Cohen

11 rue Bichat 75010 Paris

06 84 76 13 28

hcohen@free.fr

Réalisatrice, elle vient de terminer, son premier film documentaire pour France télévision (13 Production) « *Algérie 1962, L'été où ma famille a disparu* ».

Scénariste, elle a écrit une dizaine de films unitaires (*Ecoute Nicolas*) ou d'épisodes de série pour la télévision (*L'Institut*, *Le tuteur* ou *SOS 18*) En 2008, elle obtient une bourse du CNC (fonds d'innovation fiction) pour « *Social Blues* » (en co-écriture avec Lise Martin). Actuellement, elle coécrit avec Bruno Ulmer « *Les Mille et Une Nuits, Contes de l'Étrange et du Merveilleux* » pour Arte.

Comédienne, elle a travaillé sous la direction de Pierre Orma, Jean-Paul Wenzel, Roger Kahane, Marcel Cuvelier, Jacky Azencott, Gabor Tompa ou Xavier Lemaire. Récemment, elle a joué « *Même pas mal !* » de Lise Martin, mise en scène de Jean-Louis Jacopin au Théâtre du Lucernaire.

Metteur en scène, elle a créé la première pièce de Gonzague Phélip, « *Les murs de cartes* », au Théâtre de la Huchette. Elle crée et dirige « *Les lectures de la Huchette* », destinées à soutenir l'écriture et les auteurs contemporains.

FICHE TECHNIQUE

Ecrit et réalisé par : Hélène Cohen
Produit par : 13 Production, Paul Saadoun

Directeur de la photographie : Sébastien Saadoun
Ingénieur du son : Graciela Barrault
Montage : Marielle Issartel et Emilie Desjardins
Musique : Didier Malherbe
Direction de production : Alain Bastide
Secrétaire de production : Claire Fillol

Avec la participation du CNC, de la Procirep.
Avec le soutien de la Région Languedoc-Roussillon, de la Région Provence
Alpes Côte d'Azur en partenariat avec le CNC.

Avec la participation de France Télévisions.



Contacts : 13 Production – tel : 01 40 26 06 97 - Mail : 13paris@13production.com